

A, B, C, D, E...

Laurette Levy

Numéro 89, printemps 2001

Les gars

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14655ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Levy, L. (2001). A, B, C, D, E.... *Moebius*, (89), 69–75.

LAURETTE LÉVY

A, B, C, D, E...

Caroline partait au travail quand Martin lui rappela que c'était à lui de faire le souper ce soir:

— Je compte aller chez l'Italien, alors je passerai prendre Clément à la garderie en même temps.

— Super idée! À ce soir, chéri.

Elle l'embrassa en souriant – il pensait à tout cet homme-là – et disparut dans l'allée.

Depuis que Martin avait suivi un cours offert par un chef italien, il prenait un réel plaisir à cuisiner. Il se régala plusieurs jours à l'avance juste à penser à ce qu'il allait concocter. Caroline était très bon public. Même le soir où le *vitello a la parmigiana* n'était pas assez cuit et le *minestrone* beaucoup trop salé, elle s'était extasiée et resservie. Ce soir, ce serait parfait, il en était sûr.

Il vérifia dans le réfrigérateur ce qui lui manquait pour sa fameuse recette de risotto aux champignons et pancetta. Il griffonna la liste des ingrédients dont il avait besoin et fit rapidement la vaisselle du petit-déjeuner pendant que Clément bataillait avec ses chaussures. Martin l'aida à nouer ses lacets, puis tous deux descendirent au garage.

Durant le trajet du matin, Clément était généralement volubile. Il avait la passion des voitures et connaissait déjà certains modèles.

— Regarde papa, regarde, une coccinelle!

Clément n'attendait pas vraiment de réponse de son père. Il poursuivit sans discontinuer son babillage jusqu'à l'école. Martin, lui, tout en se concentrant sur la circulation assez fluide à cette heure-là, se demandait si la journée allait enfin lui réserver une surprise agréable. En feuilletant son répertoire hier soir, il avait réalisé que la dernière entrée datait d'un bon mois. Ne jamais désespé-

rer, c'était sa devise dans la vie et il l'appliquait quelle que fût la situation.

Le trajet en ascenseur jusqu'à son bureau, situé au treizième étage, permettait à Martin de bavarder avec des collègues. Ce jour-là, il rencontra Myriam, la responsable syndicale de sa section.

— Alors, les négociations, vous en êtes où?

— Oh, c'est lent, tu sais. Je me demande des fois si c'est pas plus facile dans le privé qu'au gouvernement.

— Non, tu plaisantes?

— Oui, bien sûr. Mais ça fait trois mois que ça dure. Enfin, demain nous devrions voir le bout du tunnel.

— Tu veux dire qu'ils acceptent finalement le concept d'équité salariale? Mais c'est fantastique!

— Écoute, tu croises les doigts et on s'en reparlera à la prochaine réunion.

Martin était vraiment heureux de cette décision. La plupart des employés de son ministère étaient des femmes et il était temps que les choses changent. Il se souvenait d'une époque où elles n'avaient droit qu'à quelques semaines de congé de maternité. Incroyable! Lui-même avait été promu, depuis peu, au poste de chef d'équipe. Pourtant il ne se sentait pas plus compétent que Myriam, par exemple.

Avant l'arrivée du public, il avait le temps de répondre à ses messages et de prendre connaissance de son courrier. Les clients, comme il avait pris l'habitude de les appeler, cédant à la pression de l'anglais, arrivaient dès huit heures et devaient souvent attendre une heure ou deux avant de rencontrer un agent de l'Immigration. Il se souvenait encore du jour où on avait oublié de remplacer le rouleau des tickets de présence. La salle était déjà bien remplie quand il l'avait installé. Les gens s'étaient précipités. Ils avaient littéralement pris d'assaut le dévidoir. Une femme avait crié qu'on l'avait griffée, un type avait hurlé qu'il était arrivé le premier. Martin avait été choqué de voir une telle bousculade. Il avait jugé ce comportement bestial, même si chaque jour il rencontrait des personnes dans des situations désespérées. D'ailleurs, il avait fini par devenir cynique. Il ne croyait qu'à moitié les histoires

horribles dont les demandeurs de permis de séjour lui faisaient part à longueur de journée.

La matinée passa rapidement. Durant la pause de midi, il se rendit dans une librairie spécialisée proche de son bureau: The Delicate Palate. Il y découvrait toujours des trésors. Il consulta un livre magnifique, consacré à la cuisine de Lombardie. Les photographies en couleur lui mirent l'eau à la bouche. Il entrevoyait avec délice de nouvelles saveurs, de nouveaux défis culinaires. Il ne put résister et l'acheta malgré le prix excessif.

De retour au travail, il régla en quelques secondes le cas d'un individu qui désirait obtenir un permis de travail temporaire. Il lui manquait un certificat médical. Il devrait revenir. La seconde situation, plus compliquée, lui prit plus de temps. L'homme essayait de faire venir sa mère d'Afghanistan en vertu de la loi de réunification des familles. La troisième personne arriva avec un interprète car elle ne parlait ni anglais ni français. C'était le scénario qui l'irritait le plus. La traduction prenait un temps fou, il n'était jamais sûr que le client ait tout à fait compris ce qu'il expliquait. Et puis quoi, vouloir immigrer au Canada sans connaître une des deux langues officielles? Martin oubliait facilement que ses parents d'origine sud-américaine ne parlaient que quelques mots de français et encore moins d'anglais à leur arrivée au pays.

Il était environ quinze heures quand une toute jeune femme fit son entrée. Drôlement mignonne. Elle s'adressa à lui en anglais, puis voyant l'inscription «Employé bilingue» sur la plaque mise en évidence sur le coin du bureau, elle passa au français non sans lui en demander d'abord la permission.

Dans les deux langues, sa façon de parler était charmante. Une Française, sans doute. Elle s'assit au bout de la chaise, visiblement intimidée. Elle tendit à Martin son passeport et d'autres papiers, puis exposa sa situation. Martin parcourait les documents tout en l'écoutant. Décidément, il adorait son accent. Où était-elle née? Toulouse. Ah! voilà l'explication de la voix chantante. Dire que lors de son séjour en France, il n'avait pas visité la ville rose. Quel dommage.

— Vous comprenez, le consulat canadien à New York m'a convoquée pour la fin du mois, afin de régler les derniers détails concernant ma demande d'immigration. Ils ont tellement tardé que mon visa actuel expire dans une semaine, alors je vais aux États-Unis pour ce rendez-vous, je ne pourrai plus rentrer au Canada. Est-ce qu'il serait possible, s'il vous plaît, de prolonger mon visa?

Martin ne répondit pas. Il lisait les détails du permis de séjour agrafé dans le passeport. Puis il en tourna chaque page. Mexique, Équateur, Guatemala, États-Unis à plusieurs reprises. Elle devait avoir de l'expérience, cette petite.

— Mais vos papiers ont été remplis à Montréal, pourquoi faites-vous votre demande à Toronto?

— Eh bien je travaille ici depuis six mois.

— Et que faites-vous?

— Je suis assistante du chef Jeremy Cline au restaurant du Musée Royal de l'Ontario.

— Ah oui?

Le dossier n'était pas très compliqué, mais il ne pouvait légalement lui prolonger son visa. Il était d'accord avec elle, la situation était ridicule. Elle devait aller à New York chercher des papiers pour un visa de résidence et en même temps, si elle sortait du pays, elle ne pourrait plus y rentrer. Quelle ironie!

La jeune femme, dont il savait maintenant qu'elle se prénomait Émilie et qu'elle était née le 18 avril 1976, avait un regard étonnant. Il n'arrivait pas à trouver ce qu'il avait d'inhabituel. Il ne pouvait pourtant continuer à la dévisager. Des cheveux très bruns coupés au carré lui donnaient un air espiègle et tellement français. Martin réfléchit, puis lui dit de l'attendre. Il devait en référer à son supérieur. Il ne pouvait prendre cette décision seul.

Il revint quelques minutes plus tard, tout souriant.

— Désolé, la personne est occupée. Je ne pourrai pas la voir avant une heure environ. Je vous propose d'aller prendre un café en attendant. C'est l'heure de ma pause et j'aimerais beaucoup que vous me parliez de monsieur Cline. J'ai moi-même pris des cours de cuisine, et... Mais vous voulez bien?

— Euh, oui. Enfin je n'ai pas vraiment le temps, mais...

— De toute façon, il faudra que vous reveniez. Alors que si on attend une petite heure, vous aurez votre prolongation, j'en suis pas mal certain.

— Bon, bien, d'accord.

Facile, il n'en revenait pas! D'autres fois, il avait fallu qu'il insiste ou qu'il soit moins subtil, comme avec la petite du Sri Lanka. Bah, les Françaises, c'est bien connu...

Il précéda Émilie dans le couloir.

— Attendez-moi en bas dans le hall. J'arrive dans cinq minutes.

Il téléphona à Caroline pour savoir à quelle heure elle comptait rentrer ce soir. Il était primordial de bien calculer le temps de cuisson du riz.

— Je serai là au plus tard à sept heures. C'est promis, chéri.

Satisfait, il alla prévenir la secrétaire qu'il prenait sa pause maintenant puis passa aux toilettes vérifier sa tenue. Il avait bien fait de mettre cette chemise vert eau, ça faisait ressortir son teint mat. Pas mal pour quarante ans, se dit-il avec un sourire de contentement.

Émilie l'attendait, serrant nerveusement la bride de son sac.

— Je connais un café sympathique à deux pas. On y va?

Question rhétorique, puisqu'elle avait déjà accepté. Dans la rue, Martin resta silencieux. Il aimait bien ménager du suspens dans ce genre de rencontre. Il fallait amorcer puis relâcher au bon moment. Arrivés devant le café, qui était en réalité un bar, il ouvrit la porte et laissa entrer la jeune femme. Une fois à l'intérieur, il se dirigea directement derrière un long aquarium où évoluaient une myriade de minuscules poissons multicolores. C'était sa place préférée, légèrement retirée et un rien exotique avec le ballet des voiles de Chine en contrepoint. Il estimait que de temps en temps il avait bien le droit de se divertir un peu.

— C'est bien, n'est-ce pas?

— Oui, oui.

— Alors parlez-moi un peu de ce chef.

Émilie souriait, quelque peu gênée. Elle raconta la vie dans les cuisines, certaines techniques du fameux chef,

ses travers mais aussi ses coups de génie. Martin la regardait avec attention. C'était passionnant en comparaison des anecdotes sordides qu'on lui racontait habituellement. Quand les cafés qu'ils avaient commandés arrivèrent, il fit bifurquer la conversation sur Toulouse et la France afin de l'affriander. Émilie semblait moins effarouchée maintenant. C'était le moment parfait pour ferrer la belle. L'endroit était bien choisi, discret, tranquille à cette heure de la journée. Assis dans un fauteuil avec seulement une table basse entre eux, Martin pouvait tout à son aise contempler les jambes d'Émilie. Elles étaient fort à son goût. Quelle chance, elle portait une jupe étroite. Elle rougit quand il raconta une de ses aventures grivoises qui lui était arrivée en France. Il prenait plaisir à voir le trouble s'installer chez son interlocutrice. Il savourait ces quelques secondes. Pas si dévergondée que ça, la jolie. Il vit une lueur d'inquiétude dans le regard d'Émilie et découvrit ce qui l'intriguait depuis le début : ses prunelles tiraient sur le violet. Il s'amusait vraiment. Il avait le don d'entretenir une zone d'ombre dans la conversation. Il devinait toutes les hypothèses que formait Émilie dans sa tête. Ce n'était pas méchant. Juste une petite heure de plaisir bien innocent. Il savait qu'il n'allait jamais plus loin qu'un frôlement du genou, une main serrée, des cheveux effleurés. Une seule fois, il avait caressé la joue d'une femme qui s'était mise à pleurer. Il attendait toujours la fin de la rencontre pour se permettre un geste. Qu'est-ce qu'il tenterait cette fois ? Il guettait Émilie. Son cou l'attirait : long et fin avec des mèches de cheveux indisciplinées à la base. Il aurait aimé y poser un baiser furtif. Mais n'était-ce pas aller trop loin ?

— Ce doit être l'heure maintenant, non ?

— Oui, enfin on a encore quelques minutes.

Elle s'impatientait, la chère Émilie. Elle avait peut-être un peu peur même. Il lui offrit un sourire pour la rassurer.

— Something else for you ?

— No thanks. Just the bill, please, répliqua Émilie, tout à coup très sûre d'elle-même.

Le serveur trouva leur addition dans la large pochette de cuir qu'il portait attachée à sa ceinture et la posa sur la table. Émilie la prit et se leva lestement du fauteuil.

— Je vous invite, je vous dois bien ça.

Puis elle déposa l'argent et apostropha Martin:

— On y va?

Martin, décontenancé par ce revirement, bafouilla tandis qu'Émilie se dirigeait vers la sortie.

De retour au bureau, il obtint l'autorisation de son supérieur de prolonger le visa d'Émilie de trois semaines. Elle le remercia sans effusion particulière et partit, le passeport bien rangé au fond de son sac.

En faisant les courses avec Clément, Martin se demandait ce qu'il écrirait ce soir dans son répertoire à côté du prénom. Dès qu'ils furent rentrés, il se lança avec enthousiasme dans la préparation du souper. Cette fois, il voulait réussir. Son ego réclamait le succès. Il décida alors que la page des E resterait blanche.

Caroline arriva un peu en avance, un paquet à la main.

— Tiens, ouvre. C'est pour toi, une surprise!

Martin déchira le papier. Le livre sur la cuisine de Lombardie!

— Vraiment, tu me gâtes trop et tu connais si bien mes goûts...

Tout en contemplant son mari qui feuilletait l'ouvrage, Caroline se dit qu'il avait l'air drôlement heureux. Ah! si seulement il montrait autant d'enthousiasme à lui faire l'amour qu'à préparer ses recettes...